

I

laboratoire espace cerveau

space brain
laboratory

A

cycle «vers un monde
cosmomorphe»

C

Synthèse de la Station 18

**Cartographies du Nous #1 /
« Rituel·le·s »**

**8 et 9 janvier 2021 - in situ,
Institut d'art contemporain
et en ligne**

**INSTITUT
D'ART CONTEMPORAIN**
Villeurbanne/Rhône-Alpes

11 rue Docteur Dolard
69100 Villeurbanne
France

t. +33 (0)4 78 03 47 00
f. +33 (0)4 78 03 47 09
www.i-ac.eu

Intitulée « Cartographies du Nous #1 / Rituel·le·s », la Station 18 du Laboratoire espace cerveau a été organisée en résonance avec la manifestation *La Fabrique du Nous*, initiée par l'IAC et URDLA, et dans le prolongement de l'exposition « *Rituel·le·s* », en cours à l'IAC. Cette exposition collective qui explore la manière dont des artistes femmes s'emparent de rituels anciens ou nouveaux pour se réapproprier leur corps et revaloriser le rapport à la terre et au vivant, demeure toutefois inaccessible aux publics depuis son vernissage, le 29 octobre 2020. Celui-ci s'est en effet déroulé la veille de la fermeture de l'ensemble des établissements culturels sur le territoire français, imposée par le gouvernement en raison de la situation sanitaire.

Conçue par Nathalie Ergino et Pauline Créteur, co-commissaires de « *Rituel·le·s* » avec Elli Humbert, la Station 18 a notamment été l'occasion de discuter et d'approfondir ce que peut signifier le « nous » aujourd'hui, autour des interrogations suivantes : comment dessiner de nouvelles cartographies des relations entre humains et non-humains par l'intermédiaire du sensible et de la création ? Et quels rôles jouent les femmes dans la fabrication de ces communautés du vivant ? À travers cette première étape des « Cartographies du Nous », il s'agissait ainsi de ré-envisager le cycle de recherche « Vers un monde cosmomorphe », lancé par le Laboratoire en octobre 2016, à travers les questions du commun et de l'écoféminisme, dans la perspective de construire un – voire des – « nous » cosmomorphe(s).

Dans le respect des mesures alors en vigueur afin de limiter la transmission du virus de la Covid-19, les journées d'études se sont déroulées selon un format mixte : les intervenant·e·s et un public très restreint, composé de l'équipe du Laboratoire et de certaines artistes de l'exposition « *Rituel·le·s* », étaient présent·e·s sur place, dans l'auditorium de l'IAC, tandis que les participant·e·s actif·ve·s et le public étaient en ligne. Malgré ces conditions, les présentations, les participations et les échanges ont été très stimulants et

riches, entre les intervenant·e·s mais aussi avec les participant·e·s, dont les rebonds et questions ont permis de développer des points essentiels. Comme c'est le cas à chaque station, un vade-mecum compilant diverses ressources bibliographiques avait été adressé en amont aux inscrit·e·s, afin de nourrir les réflexions.

La première journée d'étude a été ouverte par Nathalie Ergino, qui a précisé le contexte institutionnel de l'événement, avant de laisser la parole au modérateur du jour, Cyrille Noirjean. Le directeur d'URDLA a présenté les trois intervenant·e·s de ce vendredi, ainsi que les participant·e·s affilié·e·s à leurs interventions. Pauline Créteur a ensuite introduit le cadre conceptuel de la station, en rappelant notamment le rôle séminal des réflexions autour du « nous » ouvertes par l'artiste Daniel Steegmann Mangrané lors de la Station 15, ainsi que les apports des écrits de l'historienne de la littérature Marielle Macé, ou encore de l'artiste et activiste écoféministe Starhawk. Avec pour fil conducteur l'idée du « nous » comme performance, comment peut-on apprendre à reconstruire du lien par l'intermédiaire de la création artistique ? Telle a été l'une des interrogations lancées par P. Créteur, avant de conclure en présentant la première œuvre à l'étude de cette station : Lygia Pape, *Divisor*, 1968 et 2004.

La première communication a été celle du philosophe Pierre Montebello, à qui l'on doit le concept de « cosmomorphe » autour duquel se développe le présent cycle de recherches. Intitulée « Soyez des multiplicités », celle-ci a traité de différentes pragmatiques du multiple qui transforment le « je » en « nous », en convoquant plus particulièrement Gabriel Tarde et sa perception d'une « solidification du collectif » à travers le phénomène de croyance. Précisant notamment le rôle précurseur de ce sociologue du XIX^e siècle dans la constitution de la théorie contemporaine de l'acteur-réseau de Bruno Latour, ainsi que l'importance du dépassement de la solitude individuelle pour faire collectif, Pierre Montebello a conclu sur la nécessaire célébration du sens de l'altérité pour retisser de nouvelles manières d'être au monde. L'intervention de Pierre Montebello a donné

lieu à de riches échanges. À la suite de Cyrille Noirjean, qui a interrogé la possibilité de multiplicités hétérogènes au sein desquelles les singularités ne seraient pas absorbées, Barbara Glowczewski a commenté l'importance, dans son travail d'anthropologue, d'opposer la notion de performance à celle de croyance, en rappelant notamment l'ancrage de Gabriel Tarde dans la pensée telle qu'elle s'est construite au XIX^e siècle, et l'obsession de l'époque pour l'universalisme. Cette distinction lui permettant de souligner que ce sont bien par des actions ponctuelles que l'on peut préserver les singularités et transformer les choses. La philosophe Camille Froidevaux-Metterie a pour sa part été frappée par la vision dépolitisée des collectifs portée par Pierre Montebello, et par l'exemple pris des femmes en tant que multiplicités dites « minoritaires », un terme auquel il importerait de privilégier celui de « dominées ». En rebond, Jules Falquet, sociologue, a partagé son étonnement quant à la difficulté, en 2021, d'échapper à un champ de références exclusivement masculines, blanches, occidentales et hétérocentrées. Comment aller au-delà de ces références, certes importantes, mais qui nous condamnent à réduire notre pensée des multiplicités ?

Barbara Glowczewski, deuxième intervenante de cette journée, a mis en avant les trois formes de « nous » dans la langue aborigène Warlpiri : un « nous » collectif et deux formes de « nous » duales. Inclure ou exclure la personne à qui l'on parle permet d'insister sur la relation et l'énonciation, de se situer par rapport à la personne à qui l'on s'adresse et le « milieu » dans lequel on se situe et qui nous traverse. Revenant sur ses années de terrain, depuis 1979, auprès des Warlpiri du désert central australien, B. Glowczewski a rappelé le rôle fondamental des rituels chez les femmes (et non seulement chez les hommes), contrairement au préjugé de leur exclusion du sacré qui a prévalu dans les observations des anthropologues jusqu'au milieu du XX^e siècle (on a parlé de *male bias*). Au cours de son intervention, dense et vivante, l'anthropologue a notamment précisé que les rituels incarnent des lignes de chants et de danses, en lien avec les itinéraires des rêves

originels. Les cartographies peintes sur les corps (et plus récemment, sur toile) ne sont pas des représentations, mais des « images-forces ». En conclusion, trois extraits du film documentaire *Lajamanu* (2018, 60') réalisé par Barbara Glowczewski, ont été diffusés. Le premier montrant le rituel de fumigation (une cérémonie pratiquée par tous les peuples aborigènes) de sa deuxième fille, en 1994 : une fois que le bébé est « fumigé », il fait partie d'un « nous », qui est le nous de la terre. Les deux autres extraits sélectionnés étant respectivement consacrés à une exposition d'œuvres peintes sur toile en France en 1991, et à un rituel de guérison filmé en 1979.

Cette intervention a également donné lieu à de nombreux échanges de la part de personnes en présence et en ligne. La distinction genrée selon les activités a notamment suscité plusieurs questions. Un des participants affiliés à cette intervention, le biologiste Olivier Hamant, est revenu sur l'expérience de perte de toute notion du moi éprouvée par Barbara Glowczewski dans un moment de symbiose collective, en tissant un parallèle avec le phénomène de « perte de proprioception ».

Jules Falquet a débuté son intervention en prenant le soin de se situer sociologiquement et politiquement. Lors de la recherche qu'elle a effectuée sur la visibilisation des violences sexuelles de masse commises par l'armée guatémaltèque contre les femmes indiennes dans les années 1980 en contexte de guerre civile, Jules Falquet a été particulièrement intéressée par le fait que ce travail de mise en lumière, débuté en 1996 au moment des Accords de Paix et qui s'est étendu jusqu'en 2012, a été mené par des femmes ayant elles-mêmes été directement affectées. Cette action a permis, pour la première fois dans un pays latino-américain et des Caraïbes, la condamnation d'un dictateur pour génocide dans un tribunal de son propre pays. Jules Falquet a ensuite consacré sa prise de parole à la longue histoire de la colonisation au Guatemala, dont une dernière vague extractiviste, depuis 2004, constitue le cadre de naissance du féminisme communautaire indien. Celui-ci étant notamment porté

par Lorena Cabnal, dont la proposition s'articule autour d'une défense simultanée du « Territoire-Terre » et du « Territoire-Corps ». Elle a conclu son intervention sur la « sanation », un acte rituel collectif de guérison psychologique et physique. Lors des échanges qui ont suivi, il a notamment été question, en réponse à Barbara Glowczewski, de la transmission de l'histoire de l'activisme féministe d'une génération à l'autre.

La deuxième journée d'études, modérée par Marie Chênél, a été dédiée par Nathalie Ergino à Béatrice Josse, directrice du Magasin des Horizons à Grenoble, et introduite par Pauline Créteur. Après avoir excusé l'absence de l'anthropologue Clara Lemonnier (dont l'intervention était initialement prévue ce jour) en raison d'un heureux événement, Pauline Créteur a lu un extrait d'un rituel intitulé « L'arbre des générations », que l'on peut retrouver dans l'ouvrage *Rêver l'obscur* de Starhawk.

Première intervenante de cette journée, Camille Froidevaux-Metterie a resitué son entrée en féminisme au tout début des années 2000, alors qu'elle était enceinte et débutait son enseignement à l'Université. Elle découvrait, en l'éprouvant, cette condition duale des femmes occidentales contemporaines, sujets de droit désormais pleinement légitimes dans la sphère sociale, aspirant à exercer des fonctions dans tous les domaines, en même temps qu'individu incarné toujours sommé à assumer l'essentiel des charges liées à leur corps sexuel et maternel. Dans un premier temps, Camille Froidevaux-Metterie a rappelé le constat qu'elle a dressé d'une disparition du sujet du corps des femmes dans les écrits comme dans les actions féministes des années 1980 à 2010, alors que celui-ci avait été au centre des débats dans la décennie 1970. Après en avoir pointé les grandes raisons, elle a abordé le tournant féministe actuel de la réappropriation de nos corps intimes, en prenant soin de définir l'adjectif « féminin ». Enfin, elle a présenté la relation entre l'aliénation corporelle féminine et les difficultés rencontrées dans le tissage de liens sororaux.

Barbara Glowczewski et Jules Falquet figurent parmi les personnes qui se sont exprimées en réponse à l'intervention de Camille Froidevaux-Metterie, à laquelle trois participant·e·s actif·ve·s étaient affilié·e·s, dont l'artiste Clovis Maillet (participant à l'exposition « *Rituel·le·s* »). Sur une proposition spontanée chaleureusement accueillie, la latiniste Hélène Vial a lu la fin de l'épisode de la métamorphose de la nymphe Daphné en laurier, telle que relatée par Ovide (*Métamorphoses*, L. 1).

Jeanne Burgart Goutal a conclu cette station avec une approche pratique de l'écoféminisme, en resituant au cœur même de son émergence l'aspiration à une nouvelle manière de faire corps, tout comme la recherche de nouvelles formes de « nous ». Proposant un aperçu de la nébuleuse écoféministe actuelle en la découpant par souci de clarté en « quatre strates concentriques », Jeanne Burgart Goutal a partagé différents exemples de mises en pratique de ses idéaux, du mode de vie adopté par Sylvie Barbe dans les Cévennes aux actions de l'ONG Jagori au nord de l'Inde. Reprenant de grandes questions abordées au cours des précédents échanges, elle a rappelé que dans cette recherche, il s'agit tant d'éviter l'individualisation symptomatique de la modernité que l'écueil d'une fusion ou homogénéité totale. Il s'agit également de refuser un grand récit binaire, sans pour autant nier les dominations. Ce sont toutes ces difficultés qu'il faut tenir ensemble pour comprendre comment on peut penser et créer de nouveaux « nous ».

La journée d'études s'est conclue, pour celles et ceux en présence, par une visite commentée de l'exposition « *Rituel·le·s* » et par l'activation collective, dans le jardin de l'ancienne école des filles, d'un rituel de l'artiste Charwei Tsai. Intitulé *An Egg to an Universe* (2021), celui-ci a clos ces temps d'échanges par l'émiettement au sol de vœux individuels, propres à chacun et chacune, inscrits sur des coquilles d'œufs.

Marie Chênél